Une fois franchi le petit pont à la sortie du hameau, la route abandonne la rivière au fond de son encaissement et prend son envol en direction du col. Par lacets successifs et virages serrés elle gagne lentement les hauteurs.

À mesure que la route s’élève, la vallée s’élargit. Les pâturages se font plus étendus et les clôtures de barbelés courent sur de longues distances. De loin en loin on aperçoit sous le ciel gris des vaches indolentes, couchées dans l’herbe. De la vallée monte une paix maussade.

Il tourne le bouton de la radio à la recherche d’un programme d’information ou d’un morceau de jazz. Il a beau s’escrimer, impossible de capter une station correctement. Il éteint car la route serpente maintenant à travers un bois dense de hêtres et les crachotements sont insupportables. Le jour se glisse entre les futaies sombres. Par contraste les troncs paraissent presque blancs. Noueux, tordus par le vent, le gel et la rudesse du climat, ils dansent comme des gnomes sur les pentes moussues.

Brusquement, au sortir d’un lacet, la forêt cesse, remplacée par de grandes étendues d’herbe maigre. On doit approcher des sommets. Au creux de plusieurs vallonnements se devinent les premières tourbières, avec leur végétation typique, les joncs et le bossellement de leurs mottes fangeuses. Les bords de la route sont maintenant jalonnés de piquets rouges et blancs. Leurs deux mètres de haut disent avec éloquence l’importance des chutes de neige. Parfois ils cèdent la place à de longues pierres effilées qui, semblables à des menhirs, racontent la lutte des hommes face à l’hostilité de l’hiver depuis les temps les plus anciens.

Sur le fond uni du ciel blafard de grands oiseaux tournoient en quête de proies. Des buses certainement. Il suit des yeux leur ballet tout en guettant les signes de la fin de l’ascension.

Le ciel se rapproche des sommets jusqu’à se confondre avec eux. Au détour d’un virage, puis d’un autre, quelques gros rochers, rabotés et arrondis par l’érosion, donnent l’impression de surgir des étendues d’herbe rase. À mesure que la voiture poursuit son ascension, ils se font plus nombreux, plus imposants, contraignant la route à sinuer entre d’immenses blocs. Ils dessinent au loin une ligne de crête par laquelle s’annonce la proximité du col.

Encore deux lacets et il aperçoit le panneau : Col du Tremblant 1 461 m. Le paysage bascule. La vallée encaissée cède la place à un plateau austère aux reliefs granitiques, usés et lissés depuis des millénaires par l’eau de pluie, la neige et les vents. Sur la droite, assez distante, la ligne noire de la forêt de conifères, sur la gauche et proche, un gros bosquet de fayards et de bouleaux mélangés. D’après le guide toponymique qu’il a consulté, le lieu doit son nom à la présence des bouleaux, à la délicatesse de leur feuillage, toujours bruissant dans le vent des hauteurs. Toutefois, une deuxième explication est proposée. Le nom ferait référence à une coutume médiévale, encore en usage dans le pays, selon laquelle le seigneur, propriétaire du sol, devait laisser aux serfs et paysans l’accès au « tremblant » – c’est-à-dire aux feuillus – pour leur chauffage.

À quelques dizaines de mètres, on aperçoit un vaste toit de lauzes légèrement en retrait de la route. La déclivité du terrain masque le corps principal du bâtiment dont on devine cependant les imposantes dimensions : la Baraque du Cheval noir.

C’est elle. Il l’a enfin sous les yeux. Il en a tellement entendu parler pendant des années, si souvent entendu la Mémé maudire ce lieu du malheur, qu’une crainte confuse l’a toujours empêché de pousser jusque-là. La bâtisse est plus importante qu’il ne l’avait imaginée. Il est vrai que sur les rares photos qu’il a examinées elle était vue de loin, perdue au milieu d’une nature sauvage. Vraiment isolée. Il comprend pourquoi, par temps de brouillard, au petit matin, quand le jour tarde à se lever, il vaut mieux être sûr de son chemin si l’on ne veut pas s’égarer.

Curieusement, il n’éprouve pas le malaise auquel il s’attendait. Certes, l’appréhension qui l’a si longtemps retenu ne peut s’évanouir subitement mais elle semble avoir perdu sa force d’inhibition. L’immensité de l’espace qui s’ouvre devant lui et la douceur vallonnée des pâturages conviennent à son besoin de solitude. Un environnement propre à stimuler l’imagination et à tenir en retrait les embrouilles du monde. Ce qu’il lui faut.

Avec sa belle façade de granit taillé, la demeure est caractéristique de ce que dans cette région du Massif Central on appelle baraque – une de ces maisons nichées dans les coins les plus reculés, où l’administration loge les chefs cantonniers qui ont en charge les routes et les chemins.

Fermée depuis des années, a-t-il appris Chez Célina. Louée parfois un mois l’été, lui a dit le secrétaire responsable de la gestion des bâtiments d’État quand il lui a fait signer le bail et remis les clés. L’hiver, non, jamais. Trop rude le pays. Mais qu’il se rassure, c’était chauffage et bois compris.

Il coupe le moteur. S’engage sur le terre-plein qui précède l’entrée. Au-dessus de la porte une plaque en fonte rouillée est scellée dans le mur. Une flèche vers la droite indique Randon 14 km, en dessous une flèche à gauche précise Froidvalat 16 km.

Il fait le tour du bâtiment. Sur le pignon droit déborde, dessiné en relief, le dos de l’immense cheminée, semblable à celles qu’on voit dans tout le pays. La perspective s’étire en pente douce jusque vers les crêtes qui barrent l’horizon tandis que la route, sur la droite, disparaît au loin, masquée ici et là par des reliefs boisés.

La solitude est totale.